

A M. AUGUSTE VERMOND
DÉPUTÉ DE SEINE-ET-OISE

(De passage à Montréal)

LES EXCOMMUNIÉS

Voyez-vous, sur le bord de ce chemin bourbeux,
Cet enclos en ruine, où broutent les grands bœufs ?
Ici, cinq paysans—trois hommes et deux femmes—
Eurent la sépulture ignoble des infâmes !
Cette histoire est bien triste et date de bien loin.

Comme un soldat mourant la carabine au poing,
Québec était tombé. Sans honte et sans mystère,
Un Bourbon nous avait livrés à l'Angleterre !

Ce fut un coup mortel, un long déchirement,
Quand ce peuple entendit avec effarement,
—Lui qui tenait enfin la victoire suprême,—
Par un dernier forfait souillant son diadème,
Le roi de France dire aux Saxons :

—Prenez-les !
Ma gloire n'en a plus besoin ; qu'ils soient anglais !

O Lorraine ! à Strasbourg ! si belles et si grandes,
Vous, c'est le sort au moins qui vous fit allemandes !

Des bords du Saint-Laurent, scène de tant d'exploits,
On entendit alors soixante mille voix
Jeter au ciel ce cri d'amour et de souffrance :
— Eh bien, soit ! nous serons français malgré la France !
Or chacun a tenu sa parole. Aujourd'hui,
Sur ce lâche abandon plus de cent ans ont lui ;
Et, sous le sceptre anglais, cette fière phalange
Conserve encore aux yeux de tous, et sans mélange,
Son amour de la France, et son cachet sacré.

Mais d'autres, repoussant tout servage exécré,
Après avoir brûlé leur dernière cartouche,
Renfermés désormais dans un orgueil farouche,
Révoltés impuissants, sans crainte et sans remord,
Voulurent, libres même en face de la mort,
Emporter au tombeau leur éternelle haine....

En vain l'on invoqua l'autorité romaine ;
En vain, sous les regards de ces naïfs croyants,
Le prêtre déroula les tableaux effrayants
Des châtiments que Dieu garde pour les superbes ;
En vain l'on épua les menaces acerbes ;
Menaces et sermons restèrent sans succès !
— Non ! disaient ces vaincus : nous sommes des Français
Et nul n'a le pouvoir de nous vendre à l'enchère !

La foudre, un jour, sur eux descendit de la chaire ;
L'Eglise, pour forcer ses enfants au devoir,
A regret avait dû frapper sans s'émouvoir.

Il n'en resta que cinq.

Ceux-là furent semblables.
Dans leur folie altière, aux rocs inébranlables :
Ils laissèrent gronder la foudre sur leurs fronts,
Et malgré les frayeurs, et malgré les affronts,
Sublimes égarés, dans leur sainte ignorance,
Ne voulurent servir d'autre Dieu que la France !

La vieillesse arriva ; la mort vint à son tour.
Et, sans prêtre, sans croix, dans un champ, au détour
D'une route fangeuse où la brute se vautre,
Chaque rebelle alla dormir l'un après l'autre.
Il n'en restait plus qu'un, un vieillard tout cassé,
Une ombre ! Plus d'un quart de siècle avait passé
Depuis que sur son front pesait l'âpre anathème.
Courbé sur son bâton branlant, la lèvre blême,
Sur la route déserte, on le voyait souvent,
À la brune, rôder dans la pluie et le vent,
Comme un spectre. Parfois, détournant les paupières
Pour ne pas voir l'enfant qui lui jetait des pierres,
Il s'enfonçait tout seul dans les ombres du soir.
Et plus d'un affirmait avoir cru l'entrevoir
(Les vieilles du canton s'en signaient interdites),
Agenouillé, la nuit, sur les tombes maudites.

Un jour, on l'y trouva roide et gelé. Sa main
Avait laissé tomber sur le bord du chemin,
Un vieux fusil rouillé, son arme de naguère,
Son ami des grands jours, son compagnon de guerre,
Son dernier camarade et son suprême espoir.
On creusa de nouveau dans le sol dur et noir ;
Et l'on mit côte à côte, en la fosse nouvelle,
Le vieux mousquet français avec le vieux rebelle !

Le peuple a conservé ce sombre souvenir.
Et lorsque du couchant l'or commence à brunir,—
Au village de Saint-Michel de Bellechasse,
Le passant, attardé par la pêche ou la chasse,
Craignant de voir surgir quelque fantôme blanc,
Du fatal carrefour se détourne en tremblant.

Donc ces cinq paysans n'eurent pour sépulture
Qu'un tertre où l'animal vient chercher sa pâture !
Ils le méritaient, soit ! Mais on dira partout
• Qu'ils furent bel et bien cinq héros après tout !
Je respecte l'arrêt qui les frappa, sans doute ;
Mais, lorsque le hasard me met sur cette route,
Sans demander à Dieu si j'ai tort en cela,
Je découvre mon front devant ces tombes-là !

ENVOL

Ami, vous retournez au vieux pays de gloire
Qu'on appelle la France, et qu'on aime à genoux :
Si l'on vous y parle de nous,
Racontez cette histoire !

Louis Fréchette.

LE MOULIN ROUGE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARIS

XXII

A BOUGIVAL

A l'époque où se passaient les faits que nous racontions, Bougival ne ressemblait guère à ce qu'il est devenu de nos jours. Les innombrables et élégantes habitations, tout à fait parisiennes, dont les vastes jardins remplis de verdure et de fleurs descendent presque jusqu'aux rives de la Seine, n'existaient point encore. Des bois touffus s'étalaient sur les flancs de la colline couronnée par le pavillon de Luciennes, cadeau royal de Louis XV à la comtesse du Barry. Bougival n'était alors qu'un tout petit village, où pour mieux dire un hameau presque exclusivement habité par des paysans et des pêcheurs.

Le cocher se pencha vers la portière, que fermaient, au lieu de vitrage, des rideaux de cuir et demanda :

— Faut-il arrêter bourgeois ?

— Pas encore, répondit Lascars.

— Nous sommes à Bougival, cependant.

— Continuez jusqu'à l'extrémité du village, et ne faites halte que lorsque vous aurez dépassé de deux cents pas la machine de Marly.

— Voilà qui augmente encore la course ! murmura le cocher en grommelant, selon la coutume à peu près invariable de ses pareils.

Au bout d'un quart d'heure le fiacre s'arrêtait, laissant derrière lui les constructions énormes, les engrenages bizarres, les échafaudages quasi-fantastiques, de la célèbre machine construite pour Louis XIV, par Rennequin-Sualem, dans le but d'envoyer jour et nuit aux bassins et aux fontaines jaillissantes du royal Marly d'énormes quantités d'eau.

Lascars mit pied à terre, il paya le cocher et franchit le seuil d'un petit cabaret tapissé de vigne vierge, situé sur la berge même de la rivière et ombragé par trois tilleuls deux fois séculaires, aux basses branches desquels étaient suspendus des filets de toutes sortes.

Une plaque de fer-blanc, accrochée au-dessus de la porte et illustrée par un pinceau naïf, offrait aux regards une pyramide de goujons frits et dorés, sur un plat de faïence blanche et bleue, et un verre énorme rempli jusqu'aux bords d'un liquide violacé qui devait être du vin de Suresnes ou d'Argenteuil.

Trois ou quatre petites tables de bois, placées sous les grands arbres, attendaient les amateurs de fritures et de vin violet, et plusieurs bateaux, les uns grossièrement goudronnés, les autres fraîchement peints de couleurs vives, étaient destinés, ceux-ci aux pêcheurs pour les nécessités de leur métier, ceux-là aux promeneurs du dimanche.

Quiconque connaît un peu les environs de Paris, quiconque a suivi du moins la route impériale conduisant à St-Germain par Courbevoie, Nanterre et Rueil, doit savoir que la Seine, à la hauteur de Bougival, se divise en deux bras qui se rejoignent presque en face du village de Port-Marly, et qui étreignent entre leurs ondes jumelles une île étroite et longue, appelée aujourd'hui, nous le croyons du moins, l'île d'Aligre.

Au bord de cette île, de l'autre côté du premier bras de la Seine et précisément en face du petit cabaret dont nous venons de parler, s'élevait, moitié sur pilotis et moitié sur la terre ferme, une maison assez vaste, au devant de laquelle une large estacade s'étendait dans la rivière.

Cette maison, vue depuis la rive où se trouvait Lascars, offrait l'aspect de délabrement d'une tristesse indicible. Les lichens et les mousses rongeaient les tuiles de son toit. Les pierres avaient pris une teinte sombre, les pilotis et les planches de l'estacade étaient devenus noirs comme de l'encre.

Un mur en grossière maçonnerie, percé d'une ouverture dont la porte n'existe plus, entourait un terrain de deux arpents, attenant à la maison, terrain inculte depuis un grand nombre d'années et encombré de broussailles luxuriantes et de végétations parasites d'une incomparable vigeur.

Il suffisait de jeter un coup d'œil sur la construction dont nous venons de tracer un croquis rapide, pour se convaincre qu'elle était inhabitable, et probablement inhabitable.

Il pouvait être cinq heures de l'après-midi. Le soleil, à son déclin, répandait des trainées de poudre d'or sur les méandres prochains de la Seine et noyait au sein d'une buée lumineuse les horizons lointains.

Seule, au milieu de cet étincelant ensemble, la maison déserte se trouvait dans l'ombre, et son toit lépreux, ses noires murailles, ses étroites fenêtres aux vitres brisées, formaient un sombre repoussoir et évoquaient involontairement dans l'esprit des idées lugubres et de fâcheux augure.

Roland de Lascars, nous l'avons dit, franchit le seuil du cabaret et se trouva dans une petite pièce assez malpropre, servant tout à la fois de salle commune et de cuisine, et dont les murailles blanchies à la chaux avaient pour tout ornement des images d'Epinal, remarquables par la crudité de leurs violentes enluminures.

Il se trouva en face d'une vieille paysanne qui distribuait sur le carrelage quelques poignées de grain à deux grosses poules blanche et noire, accompagnées de leurs couvées abondantes.

Lascars était vêtu simplement, nous le savons, mais, malgré la modestie de son costume, il avait grand air ; la bonne femme du cabaret lui trouva tout à fait la physionomie d'un seigneur, et se dit qu'il devait être clerc de procureur pour le moins.

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon beau monsieur ? lui demanda-t-elle avec une révérence pleine de déférence et de respect.

Par suite des circonstances que nous connaissons, Lascars était à jeun depuis la veille au soir, après avoir passé sur pied la nuit tout entière. Il mourait littéralement de faim.

— Ma bonne femme, répondit-il en posant sa valise sur la table, je voudrais dîner.

— Dîner ! répeta la paysanne d'un air consterné.

— Est-ce que ça ne se peut pas ? demanda le baron non sans quelque inquiétude.

— Oh ! quand à ce qui est de se pouvoir, ça se peut tout de même... mais... Elle s'interrompit.

— Mais quoi ? reprit le baron.

— Vous tombez bien mal aujourd'hui, mon digne monsieur. Pendant la semaine, nous ne voyons jamais personne, aussi, c'est seulement le dimanche que nous avons de la viande et du pain blanc.... nous faisons venir ça de la ville.

— Enfin, aujourd'hui, que pouvez-vous m'offrir ?

— Pas grand' chose. J'ai du pain bis de la semaine dernière. Je vous ferai une omelette avec une friture et des écrevisses.... aurez-vous assez de ça ?

— Eh ! bonne femme, c'est un festin de prince que vous me proposez-là ! servez-moi vite, et je n'aurai rien à désirer.

— Dame ! il faut le temps d'allumer le feu, de battre les œufs et d'aller chercher les poissons et les écrevisses dans la boutique. Mais je vas m'y mettre tout de suite, et, foi, de mère Durocher, je ne perdrai pas une minute.

— Dans combien de temps serez-vous prête ?

— Aux alentours d'une petite demi-heure, vous pourrez vous mettre à table.

— Dès là je vais donc tuer le temps de mon mieux.

— C'est ça, mon digne monsieur.... Il y a un proverbe qui dit : *Il faut tuer le temps, de peur qu'il ne nous tue....* Le proverbe a raison.

— Vous avez des bateaux ?

— Oui, oui, oh ! nous en avons des petits et des grands.

— Défachez-en un, je vous prie, je vais faire une promenade.

— C'est que, voyez-vous, reprit la vieille, les bateaux ne manquent pas, mais il n'y a personne pour les conduire, attendu que mes deux fils sont à la pêche, du côté du Pecq, et qu'ils ne reviennent qu'à la nuit tombée.

— Peu importe, je sais manier les avirons.

— Alors c'est différent, descendez avec moi, je vas vous décrocher un bâchot.

Lascars et la mère Durocher sortirent de la petite auberge, et, foulant un gazon d'une incomparable finesse, ils arrivèrent au bord de l'eau.

La bonne femme décroche la chaîne d'une embarcation de moyenne grandeur, peinte en rouge vif, avec une bande blanche à la ligne de flottaison. Lascars s'installa sur le banc de nage et saisit les rames lourdes que de gros anneaux de fer unissaient aux tolets.

— Surtout, ne vous en allez pas trop loin, dit la vieille.

— Je ne ferai que traverser la rivière, répliqua le baron, et visiter la maison déserte qui se trouve en face de nous.

— Le Moulin Rouge ! s'écria la mère Durocher avec une expression d'effroi.

— Oui, le Moulin Rouge, puisque c'est ainsi que vousappelez ce logis antique.

— Mon digne monsieur, reprit la vieille femme, si vous voulez m'en croire, vous vous garderez bien d'en rien faire.

— Pourquoi donc ?

— Parce que le Moulin Rouge est une maison maudite.... Le diable s'en est emparé, et il y revient des esprits.

— Qui dit cela ?

— Tout le monde dans le pays.

— Ces esprits dont vous parlez, les avez-vous vus ?

— Mon digne monsieur, il y a trois ou quatre ans, j'avais un de mes deux garçons bien malade, et je le veillais.... une nuit, en regardant par la fenêtre, j'ai vu comme je vous vois, une petite lumière allant et revenant dans le Moulin Rouge.... il est bien clair que c'était le diable, car enfin, je vous le demande, qui donc auriez-vous voulu que ça fuisse ?

Lascars, au lieu de répondre, haussa les épaules, et, maniant les avirons d'une main vigoureuse, il fit voler la barque sur les eaux profondes et transparentes de la Seine.

XXIII

LE MOULIN ROUGE

— Croyez-moi, mon digne monsieur.... croyez-moi !.... répétait la mère Durocher d'une voix de plus en plus haute, tandis que le baron s'éloignait rapidement. N'allez point au Moulin Rouge.... c'est une maison qui porte malheur....

Lascars ramait avec un redoublement de vivacité.

En quelques minutes il eut franchi les trois quarts de la rivière et il engagea sa barque dans le dédale de pieux à moitié pourris qui formaient une sorte de périlleux archipel en avant de l'estacade. Après avoir fait preuve de beaucoup d'adresse et d'une singulière justesse de coup d'œil dans cette dernière partie de sa traversée, il atteignit un escalier moussu et disjoint dont les plus basses marches disparaissaient sous l'eau, et qui conduisaient à la maison.

Il passa la chaîne du bateau dans un anneau de fer rongé par la rouille et il regarda, pendant quelques secondes, de grandes roues disloquées qui se trouvaient de beaucoup au-dessus du niveau actuel de la rivière, et qui prouvaient jusqu'à l'évidence que la maison abandonnée avait été jadis un moulin.

Ce moulin, ainsi que l'enclos qui en dépendait, appartenait depuis un temps immémorial à la famille des barons de Lascars. Il s'était vu, pour ainsi dire, condamné à mort, sous le règne de Louis XIV, par les travaux de Rennequin Sualem et par le barrage immense sur lequel reposait la machine de Marly.

Le grand-père de Roland, largement indemnisé, aux frais de la cassette royale, du préjudice que lui causait le changement de niveau des eaux de la Seine, métamorphosant son moulin en une maison presque sans valeur, avait donné l'ordre de louer cette maison pour le prix qu'on en trouverait, mais l'isolement d'un logis situé dans une île absolument déserte, éloignait les amateurs ; aucun locataire ne se présenta.

La maison, que les teintes sanglantes de sa toiture et de ses murailles faisaient nommer le Moulin Rouge, resta par conséquent déserte pendant une longue suite d'années, elle se délabra peu à peu, et en raison de cette solitude, de cet abandon, de ce délabrement elle devint matière à légendes....

Il est remarquable qu'à toutes les époques et chez tous les peuples, les logis déserts ont passé pour être hantés par le diable.... Rien au monde, d'ailleurs, ne nous semble plus illogique que cette superstition, car enfin n'est-il pas de la dernière évidence que si le diable se donnait la peine de quitter son royaume infernal et de se manifester parmi nous, il rechercherait de préférence les cités populeuses, les grandes agglomérations humaines, et dédaignerait profondément les lieux isolés ?

Le diable, au sein de la solitude, ne se comprend pas !....

Lascars se savait propriétaire du Moulin Rouge, et il connaissait la situation exacte de cet immeuble (comme on dit en style d'acte notarié) mais il n'en avait jamais franchi le seuil.

A maintes reprises, il s'était livré à des tentatives d'emprunt, en offrant au prêteur pour gage fallacieux, le Moulin Rouge et ses dépendances....